

« jeux de Hari, » montrent que Vôpadêva avait employé la profonde connaissance qu'il possédait de la langue sanscrite à l'exposition des doctrines dont le culte de Vichṇu est l'objet. L'ouvrage intitulé *Harilîlâ* est surtout une preuve irrécusable de ce fait; car on sait que cette expression de *lîlâ*, le jeu, qui est, sinon empruntée directement au Vêdânta moderne, du moins autorisée par la notion que se forme cette école de la vanité et du peu de réalité du monde extérieur, désigne, dans la langue philosophique et religieuse des Vâichṇavas, les œuvres de l'Être suprême, et spécialement ses incarnations, à la tête desquelles est placée l'incarnation de Puruṣa, c'est-à-dire celle de l'homme-monde, sous la forme et par le moyen duquel l'Être suprême devient le créateur et la matière de la création. Ce livre, dont l'existence est si positivement démontrée par la présence du manuscrit coté 1665 dans la bibliothèque de la Compagnie des Indes, fournira peut-être plus tard un argument qui sera décisif dans la question qui nous occupe. Sans doute si le *Harilîlâ* n'est qu'un extrait du Bhâgavata, comme semble l'indiquer la notice de Colebrooke, la seule conclusion qu'on en devra tirer, c'est que le poëme est antérieur à l'extrait; mais si l'on découvre que le *Harilîlâ* n'est que le plan et comme le projet du Bhâgavata, il faudra reconnaître que ce dernier ouvrage est de la même main que le *Harilîlâ*, c'est-à-dire qu'il est de Vôpadêva. Je regrette de ne pas avoir en ce moment ce traité sous les yeux, et d'être ainsi hors d'état de déterminer positivement le degré de ressemblance qu'il offre avec le Bhâgavata. Lorsqu'en 1835, je pris note de l'existence de ce livre, j'ignorais que ce fût celui qui est cité par nos deux traités, et je ne pouvais soupçonner l'importance qu'il devait avoir dans la discussion relative à l'auteur du Bhâgavata. Le temps d'ailleurs me manqua pour le copier ou pour en faire l'extrait.